

Entretien avec Jeanne Moll

par Françoise Allain

Françoise Allain : Bonjour Jeanne. Merci d'accepter cet entretien pour la revue *Cliopsy* qui, chaque année, se propose de partir à la découverte d'universitaires proches du champ de l'éducation et de la formation dont le parcours a été très influencé par la clinique d'orientation psychanalytique. Tu évoques souvent les rencontres, alors pourrais-tu nous évoquer celles qui, dans ton parcours, ont été « fécondantes et créatrices » selon ta propre expression ?

Jeanne Moll : Effectivement, les rencontres dans ma vie jouent un rôle central, rencontres avec des personnes vivantes mais aussi rencontres avec des auteurs, des artistes d'autrefois. Pour évoquer ma rencontre avec la psychanalyse, je vais remonter dans le temps. Curieusement, je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu parler de Freud et de la psychanalyse au cours de mes études secondaires. En préparant l'École Normale Supérieure à Nancy, tout au début des années 50, j'ai été sensibilisée, grâce à notre professeur de philosophie, à la psychologie du développement de l'enfant. Le jeune papa qu'il était nous parlait avec admiration des observations qu'il faisait de son petit garçon. J'avais dix frères et sœurs ; le plus jeune n'avait qu'un an à l'époque. Mais loin d'eux, interne à l'École Normale¹, j'avais essentiellement la préoccupation de mes études. Je n'imaginai pas que, des décennies plus tard, mon intérêt se porterait vers le développement psychique de l'humain. Je me destinai à enseigner l'allemand et lors de mes études supérieures, j'ai été particulièrement attirée par Herman Hesse, Stephan Zweig, Arthur Schnitzler, ces poètes et romanciers dont j'ai su bien plus tard que Freud les envoyait car, écrit-il, ils connaissent « entre ciel et terre bien des choses que notre sagesse livresque ne saurait encore rêver, ils sont dans la connaissance de l'âme, nos maîtres ». Mon attirance pour ces romanciers de l'âme correspondait sans doute à mon désir de mieux comprendre ce qui agite notre âme.

Françoise Allain : Tu emploies le mot âme ?

Jeanne Moll : Oui, à l'instar de Freud qui parle de « Seelenleben » : vie psychique. La psyché, l'âme, est le siège de tout ce qui en nous est caché et nous fait vivre et de tout ce qui nous élève en même temps. Des romanciers comme Zweig et Schnitzler nous font entrer dans les profondeurs de l'humain et cela me captivait. Par ailleurs, la découverte que j'ai faite de l'art pictural du début du XX^e siècle, à Vienne, des peintres comme Klimt, Schiele a été pour moi déterminante car ils expriment dans leurs tableaux les tourments de l'âme et du corps. J'ai ainsi été sensibilisée peu à peu à la richesse de l'art qui dévoilait ce qui était nié plus ou moins dans l'éducation

1. Jeanne Moll a étudié à l'École Normale d'Institutrices de Bar-le-Duc de la 2^{de} à la terminale, puis à celle de Nancy, enfin à l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses.

et la religion catholique dans laquelle j'avais été élevée. Le corps était tabou, et en particulier, la sexualité dont on ne parlait pas. Je pense que l'attention que j'ai portée aux romanciers de l'époque de Freud et aux peintres de la Sécession, cette époque de fracture, m'a peu à peu guidée vers la psychanalyse.

Il y a comme un fil invisible dans mon parcours. Dans les années 70, le livre de Marie Cardinal, *Les mots pour le dire* (1975), a été pour moi un détonateur. À la même époque, les émissions de Françoise Dolto étaient diffusées à la radio. Ce livre où Marie Cardinal osait parler de la relation extrêmement difficile et douloureuse à sa mère et des conséquences qu'elle en avait vécues dans son corps, m'a fait découvrir pour la première fois, de façon très forte, l'impact de la psychanalyse, d'une psychanalyse abordée par le biais de la littérature. La rencontre avec Marie Cardinal m'a plu aussi parce qu'elle évoquait un autre pays, l'Algérie.

L'étranger me questionnait, peut-être parce que j'ai eu longtemps moi-même le sentiment d'être étrangère, de la même façon que la romancière Annie Ernaux. Je suis issue comme elle d'une famille extrêmement modeste, j'avais accédé par le professorat à une autre sphère socioculturelle et je me vivais parfois en décalage, peut-être aussi parce que j'enseignais une langue étrangère que j'étais en train d'incorporer sans m'en rendre compte et qui interrogeait mon rapport à ma langue maternelle.

J'ai rencontré fin des années 80, à un colloque de Cerisy, Georges-Arthur Goldschmidt dont je venais de lire *Quand Freud voit la mer* (1988) ; c'est une réflexion extrêmement riche et stimulante sur ce qui caractérise l'allemand, langue concrète « où tout part du corps et y revient » et où prédominent le déplacement et le mouvement dans l'espace. L'auteur considère le français et l'allemand en miroir et compare la *Weltanschauung*² dans les deux cultures.

Françoise Allain : *Comment s'est fait ce cheminement vers l'allemand ?*

Jeanne Moll : Sous l'effet d'une rencontre inoubliable avec mon premier professeur d'allemand en sixième. M. Fassnacht vouvoyait chacune de ses élèves qu'il appelait par leur nom de famille. Ce pédagogue, à la fois strict et bienveillant, avait senti la gravité inquiète qui m'habitait car il avait écrit à la fin de l'année dans mon cahier de souvenirs³ : « Ne soyez pas si sérieuse, soyez gaie comme le soleil ». En effet, mon enfance familiale était loin d'être heureuse, je me sentais très à l'aise à l'internat et en cours. De plus, l'allemand était la seule matière nouvelle pour moi. Et la chance a voulu que tous mes professeurs, à chaque fois différents, aient été d'excellents pédagogues.

À l'École Normale de Bar-le-Duc, notre professeur, M. Robert, a fait en sorte que deux camarades et moi passions les mois de mai et de juin, à la fin de la seconde, dans un établissement allemand du Palatinat. Ce fut extraordinaire ! Puis il m'a exhortée à poursuivre des études supérieures pour enseigner l'allemand dans le secondaire. Je pense que ces rencontres fabuleuses avec des enseignants qui m'ont reconnue et encouragée ont

2. Conception du monde

3. Le cahier de souvenirs était un cahier personnel utilisé dans les internats de filles, à la fin des années 40 et dans les années 50, où, à la fin de l'année scolaire, les amies et les professeurs évoquaient un ou des souvenirs agréables. C'était le même de la 6^e à la 4^e.

nourri mon désir de continuer à apprendre.

Françoise Allain : *Avais-tu choisi l'apprentissage de l'allemand ?*

Jeanne Moll : Non, l'allemand était la première langue obligatoire au collège de Commercy où je suis entrée en sixième.

Françoise Allain : *Donc tu as forgé une motivation sur quelque chose qui t'a été imposé !*

Jeanne Moll : J'ai éprouvé tout de suite le plaisir de la découverte et j'ai eu la chance, dès l'année suivante, de passer deux semaines chaque été chez ma correspondante, en Sarre. Le contact vivant avec le pays étranger, au début de l'adolescence, m'a dynamisée et confortée dans mon désir de me perfectionner en allemand, ce fut un concours de circonstances très positif.

Et pourtant la guerre était à peine terminée, je me souviens d'avoir vu la ville de Deux-Ponts encore en ruines, quel contraste avec ce que je vivais comme petite Française pour la première fois à l'étranger, dans le pays que les adultes qualifiaient d'ennemi. Je découvrais que je parvenais à m'exprimer en allemand ailleurs qu'en situation scolaire et j'en ressentais un vif plaisir, de même que dans le va-et-vient entre ma langue maternelle et la langue étrangère. J'ai commencé à enseigner en 1958, à Mulhouse, ensuite au lycée français de Bruxelles. Au vu des réticences de pas mal d'élèves par rapport à l'allemand, j'ai compris que cette langue n'était pas neutre mais chargée de représentations ambivalentes et surtout négatives. De plus, l'apprentissage d'une langue étrangère vient interroger le rapport à la langue maternelle : qu'est-ce que c'est que cet « autre là » qui nous déloge de notre langue maternelle ? Et à quoi renvoie l'incapacité de se déloger de « la première maison que l'homme habite » (Heidegger, 1946) pour faire place à une autre langue ?

Françoise Allain : *Comment as-tu pu travailler ces réticences ?*

Jeanne Moll : J'ai utilisé un détour dont ma rencontre avec les œuvres d'art, la peinture en particulier, m'a donné l'idée. Certains élèves résistaient à l'apprentissage de l'allemand mais en même temps je les trouvais sympathiques. Je leur ai présenté des reproductions d'œuvres d'art achetées dans les expositions. Ils en choisissaient deux qui leur plaisaient et essayaient de dire ce que la carte représentait et pourquoi le motif leur plaisait. Or, ces élèves qui résistaient à la langue s'exprimaient volontiers et pertinemment à partir d'une médiation culturelle. Je leur expliquais aussi les différences de représentation du monde qu'ont les Français et les Allemands : la langue allemande est concrète, elle met l'accent sur la vie, elle est sous-tendue de dynamisme, alors que le français, venant du grec et du latin, est plus abstrait. L'expression « nature morte » — en allemand *Stilleben* — signifie « vie au ralenti », de même que « danger de mort » se dit en allemand *Lebensgefahr*, « danger pour la vie ». Je les ai fait réfléchir sur les représentations collectives et individuelles négatives, liées aux guerres successives entre nos deux pays, et qui grèvent l'apprentissage de l'allemand. J'ai d'ailleurs écrit un article là-dessus.

Françoise Allain : *Ce cheminement pédagogique t'a permis de changer ton regard sur eux, ils n'étaient plus seulement des élèves qui apprennent l'allemand, ils reprenaient une dimension plus globale.*

Jeanne Moll : Effectivement, et de ce fait, se découvrant capables de dire quelque chose d'intéressant et d'être reconnus par le professeur, ils retrouvaient une certaine fierté d'eux-mêmes. Je les voyais alors comme des adolescents qui étaient obligés de faire de l'allemand mais qui avaient des raisons de ne pas l'aimer, j'essayais de faire en sorte que se modifie leur regard négatif par rapport à cette langue et, en même temps, de leur redonner confiance en eux-mêmes, en leur montrant que la dimension intellectuelle n'était pas la seule importante, qu'il y avait aussi ce que j'ai appelé plus tard la sensibilité relationnelle.

Françoise Allain : *Tu insistes sur le fait que l'allemand est davantage axé sur la vie, sur le dynamisme ; cela m'évoque par association l'Instance Monde de Jacques Lévine (2005), c'est-à-dire quelque chose qui est plus ancré dans le réel et qui peut être un accès pour les élèves différents.*

Jeanne Moll : Oui, c'est le rapport à l'environnement, le rapport à la nature qui est inscrit dans la langue depuis ses lointaines origines : pour les peuples germaniques, la nature était peuplée d'êtres vivants et par exemple, l'arbre, le tronc, la branche, le rameau, la montagne, la colline etc. – toutes choses érigées – sont du genre masculin, de même la tour, le sommet, la crête, etc., alors que les contenants sont du féminin. Curieusement, dès que l'arbre (*der Baum*) est déterminé précisément, par exemple le chêne, le hêtre, le bouleau, etc., il passe au féminin comme si, devenant fécondé et fécondant, il changeait de genre. Ce sont des rêveries, peut-être des élucubrations mais j'en parlais à mes élèves pour leur faciliter l'apprentissage du genre des noms et stimuler leur intérêt pour l'allemand, cette langue étrangère qui permet de penser autrement et nouvellement sa langue maternelle, qui permet d'opérer un décentrage, opération tellement au cœur de la méthode que Jacques Lévine a développée. Je pense que pour moi, la passion de la langue et de la culture allemandes a préparé ma découverte de la psychanalyse.

Françoise Allain : *Sachant que dans le monde enseignant en général, le champ psychologique a fortiori psychanalytique mobilise de fortes résistances, comment s'est fait ton cheminement vers les sciences de l'éducation et vers la psychanalyse ?*

Jeanne Moll : Cela a été une rencontre déterminante en 1979 à Genève, où nous nous sommes installés à la faveur de la nomination de mon mari au lycée allemand. Je n'avais jamais entendu parler des sciences de l'éducation ou je n'y avais pas prêté attention. Il est vrai que mon investissement familial et professionnel occupait beaucoup de mon temps. Sur la recommandation d'une collègue, je me suis inscrite d'abord comme auditrice libre à la faculté des sciences de l'éducation de Genève, et là j'ai découvert tout un monde. J'avais bien lu auparavant des articles concernant l'histoire de l'éducation mais que l'on pense tout le champ éducatif du point de vue de

l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie, de la psychologie et de la psychanalyse, ce fut pour moi comme une révélation. J'ai écrit d'ailleurs dans les *Cahiers Pédagogiques*, au début des années 80, un texte intitulé « Comme une seconde adolescence ». J'ai vécu une effervescence intellectuelle enivrante pendant les 7 années passées à Genève, j'étais sur une autre planète. Les années 70 avaient été des années d'enseignement avec toutes les interrogations liées aux difficultés d'apprentissage des élèves. Les années 80 furent celles de la découverte des sciences de l'éducation et de la psychanalyse, grâce à la rencontre essentielle avec Mireille Cifali, mais aussi avec Daniel Hameline. Cet immense professeur d'histoire de l'éducation et de philosophie de l'éducation m'impressionnait. Il parlait avec une aisance et un élan extraordinaire des siècles passés où l'éducation avait été pensée différemment par des hommes et des femmes qui prônaient une autre idée de l'enfant et qui avaient fondé des établissements pour les mettre en œuvre. Il suscitait notre curiosité intellectuelle, de même qu'un sociologue de l'éducation et une anthropologue qui avait fait des recherches en Nouvelle-Calédonie. Les années de Genève, avec cette pluralité des regards sur l'éducation qui nous entraînaient à nous déprendre de notre mode de pensée unilatéral, m'ont offert une série de rencontres.

J'ai participé aussi à un séminaire conduit par Pierre Dominicé, auteur de plusieurs livres avec Gaston Pineau sur les histoires de vie. J'avais quarante ans passés comme un certain nombre d'autres étudiants. Lors de ce séminaire, nous présentions tour à tour et oralement, pendant deux heures, le parcours de notre vie en l'ordonnant. À la suite de cela, on devait le reprendre par écrit. Écouter d'autres histoires de vie montrait par exemple combien naître fille ou garçon n'était pas du tout anodin, il n'était pas directement question de psychanalyse mais tout ce qui se disait des relations au père, à la mère, à l'histoire familiale, des relations fraternelles et des secrets de famille rejoignait ce que nous étions en train de découvrir avec Mireille Cifali.

Mireille, c'était essentiellement une voix, et une parole d'une extraordinaire résonance. Sa façon de s'adresser aux étudiants que nous étions, aux jeunes comme à ceux de mon âge, sans s'imposer comme un professeur qui sait, nous emmenait à penser en même temps qu'elle, à nous mettre en route avec elle. Son enseignement sur les apports de la psychanalyse au champ de l'éducation ainsi que sur l'histoire de la psychanalyse en Suisse nous passionnait. Il provoquait une mise en travail qui se prolongeait par une écriture personnelle. À chacun de nos écrits, elle répondait personnellement, 7 ou 10 lignes, c'était étonnant ; ainsi avait lieu une sorte de double dialogue : un dialogue muet dans l'amphi, entre elle qui parlait et nous qui résonnions à ses paroles, et puis un dialogue écrit.

J'ai beaucoup aimé écrire pour Mireille ; en fait, j'avais commencé de le faire en 1973, après la mort de ma grand-mère paternelle, j'ai intitulé ce texte de 80 pages *Le voyage à Naives*, du nom de mon village. Je l'ai donné à lire

bien plus tard à mes enfants devenus adultes, à des amis aussi, c'est un texte personnel où j'essaie de faire revivre la figure de mon père.

J'ai été très heureuse que Mario Cifali, qui avait lancé en 1981, donc peu de temps après mon arrivée à Genève, une revue intitulée *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, m'invite à y écrire. Dans mon premier article, en 1983, « Siddhartha ou le voyage intérieur », je reviens à mon amour de la littérature allemande, de H. Hesse en particulier. J'y étudie le cheminement du jeune bouddha Siddhartha, ses errances, ses rencontres, en lien avec les difficultés d'écriture de l'auteur avant qu'il entreprenne une psychanalyse. C'est l'histoire d'une double traversée. La même année, j'ai obtenu mon diplôme en sciences de l'éducation, Mireille m'a proposé un poste d'assistante et m'a incitée à commencer une thèse sous sa direction. Des étudiants faisaient leur mémoire avec moi, je les accompagnais dans le travail d'écriture, j'ai beaucoup aimé cela aussi.

Dans son cours d'histoire de la psychanalyse, Mireille avait mentionné une revue de langue allemande, la *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik* (Revue pour une pédagogie psychanalytique). Tous les exemplaires de cette revue, publiée de 1926 à 1937, se trouvaient à la bibliothèque des Sciences de l'éducation de Genève, ville qui avait été un centre de diffusion de la psychanalyse au début du XX^e siècle ; Claparède y avait fondé avec Pierre Bovet, alors professeur à Neufchâtel, un institut des sciences de l'éducation, l'Institut Jean-Jacques Rousseau où l'on enseignait la psychanalyse. C'est ainsi que j'ai commencé à travailler sur cette revue de pédagogie dite psychanalytique ; je réarticulais ma connaissance de l'allemand avec l'histoire d'un mouvement pédagogique original. J'avais commencé à traduire quelques-uns des textes de cette revue dont j'ai parlé dans maints articles que tu connais. Jean-Claude Filloux qui avait un projet de publication chez Dunod a contacté Mireille et nous a proposé la rédaction d'un livre : nous avons écrit une introduction thématique et historique avant de présenter un choix d'une vingtaine de ces textes sous le titre *Pédagogie et Psychanalyse* (1985).

Françoise Allain : *Comment s'est effectué le choix, puisqu'il semble qu'il y ait environ 200 articles dans cette revue ?*

Jeanne Moll : J'ai lu tous les textes, c'était indispensable pour mon travail de thèse, je faisais des synthèses, j'en parlais ensuite à Mireille. Les collaborateurs de la revue, médecins psychanalystes, enseignants et éducateurs étaient préoccupés par les souffrances des enfants et des adolescents et soucieux d'une éducation autre que celle pratiquée à l'époque. Nous avons retenu uniquement les écrits traitant de la relation éducative et de la pratique pédagogique, à l'exclusion de ceux qui se rapportent à la psychanalyse d'enfants car le livre s'adressait à des éducateurs et à des pédagogues ; donc les textes portent sur l'inconscient à l'œuvre, la relation maître/élève, sur le transfert, la formation, l'éducation sexuelle, thème très percutant à l'époque, les perturbations des enfants étant attribuées très souvent par les médecins psychanalystes au fait que

l'éducation sexuelle était complètement niée. Nous avons proposé cinq chapitres dont nous avons discuté à Paris avec Jean-Claude Filloux qui a préfacé le livre.

Françoise Allain : *On s'aperçoit, à ce moment-là, que le problème du transfert est fondamental dans la classe et qu'on ne peut faire une approche clinique psychanalytique de la relation d'enseignement sans travailler le transfert.*

Jeanne Moll : C'est juste, et du transfert, il est question dans de nombreux textes. Il est au cœur de la pédagogie dite psychanalytique. Pour ce qui est de ce terme, je dirai que la pédagogie est beaucoup trop complexe pour qu'on puisse lui attribuer un seul adjectif ; qu'elle se réfère à la psychanalyse, ça me paraît essentiel mais elle ne peut pas négliger les apports de la sociologie, de l'anthropologie, de la psychologie du développement.

Pour en revenir à Mireille, la rencontre avec elle a été prépondérante, je lui dois la découverte d'un domaine que j'ignorais complètement et mon engagement sur la voie de la recherche et de l'enseignement en sciences de l'éducation ; mais ce fut aussi la naissance d'une amitié et d'une collaboration qui a été pour moi extrêmement valorisante et fructueuse. Mireille m'a proposé de la remplacer à l'Institut Pédagogique de Porrentruy, dans le Jura suisse où j'ai assuré trois ou quatre années de suite un cours sur « Pédagogie et Psychanalyse ». On m'a demandé aussi de faire de la formation continue, le soir, à l'intention des professeurs d'allemand, pour les aider à réconcilier leurs élèves avec une langue étrangère peu appréciée dans le canton.

Françoise Allain : *Je mesure l'importance de Mireille Cifali d'ailleurs largement réciproque puisqu'elle dit de toi : « Ce fut l'une de mes premières assistantes et ma première thèse en tant que directrice ; Jeanne, française habitant l'Allemagne, avait un long passé d'enseignante. Nous avons partagé la passion de l'histoire et publié ensemble grâce à Jean-Claude Filloux un ouvrage en 1985. Elle a été nommée maître de conférences à Strasbourg et constitue une des références de l'Association des groupes de soutien au soutien (Agsas) aux côtés de Jacques Lévine, elle a beaucoup publié. Notre amitié m'est précieuse ». Mais, justement je me posais la question, comment va se faire pour toi le cheminement vers J. Lévine ?*

Jeanne Moll : Il y a eu une donnée de la réalité, le séjour de mon mari à Genève était limité à 7 ans. Je m'étais préparée mentalement à partir, mes années genevoises furent très belles, mais de savoir dès le début qu'elles ne se prolongeraient pas, a sans doute facilité le départ vers une autre aventure. Tout séjour à l'étranger, tout décentrement permet une avancée dans la vie.

La rencontre avec Mireille a été le point de départ d'autres rencontres, et d'abord à Strasbourg où, par le biais de mon amitié avec Nanine Charbonnel, assistante de D. Hameline, j'ai fait la connaissance de Jean Houssaye, professeur en Sciences de l'éducation à Strasbourg et directeur

d'études. Il avait lu et apprécié *Pédagogie et psychanalyse* (1985) et *La pédagogie psychanalytique : origine et histoire* (1989), et il m'a proposé d'emblée — c'était en 1989 — une charge de cours en histoire de l'éducation. Je n'osais pas y croire. J'ai accepté le cœur battant et j'ai passé les mois suivants à préparer un cours d'histoire que j'ai intitulé « L'avènement de l'enfant dans la littérature et la psychologie au XIX^e et au XX^e siècles ». J'ai passionnément aimé ce travail avec des étudiants de licence où je montrais comment, depuis Rousseau et Pestalozzi, l'enfant prenait peu à peu de l'importance dans la société et dans les esprits. Je faisais le lien entre la littérature et l'histoire. Mon cours était un peu un fourre-tout mais axé autour du changement de regard sur l'enfant qui s'opère depuis la fin du XVIII^e siècle et qui se poursuit jusqu'à l'avènement de la psychologie de l'enfant aux États-Unis et en Europe, et de la psychanalyse ! J'ai eu un immense plaisir à préparer et à dispenser ce cours et je pense que mon enthousiasme était communicatif. J'avais de 60 à 80 étudiants, extrêmement intéressés.

La rencontre avec Mireille m'avait permis d'être inventive et de me faire davantage confiance. Ne voulant pas donner une question de cours pour l'examen, j'ai demandé aux étudiants un travail d'écriture sur leur histoire scolaire. J'avais découvert que les recherches en éducation portaient sur l'institution scolaire, les lieux d'éducation, les maîtres, les programmes, les méthodes mais aucun écrit n'existait sur les effets de l'éducation, sur la façon dont les anciens enfants que sont devenus les adultes ont vécu leur passé scolaire. J'avais balisé le travail en demandant aux étudiants de décrire des méthodes qu'ils avaient retenues, d'évoquer des livres ou des enseignements qui les avaient marqués, de parler des maîtres, des camarades, des lieux, du rythme des jours mais aussi du chemin de l'école. J'ai eu de très belles évocations du chemin de l'école et *a contrario*, des fils d'instituteurs qui habitaient sur place exprimaient des regrets d'avoir été privés de ce chemin. Beaucoup se rappelaient la monotonie des heures tandis que d'autres se souvenaient avec plaisir d'un maître qui pratiquait la méthode Freinet ou la Pédagogie Institutionnelle. Ils avaient fait des sorties, des voyages. De ces textes passionnants, je m'étais promis, quand je serais à la retraite, de faire un livre. À ce jour, il n'y a qu'un article, publié en 1992 dans les *Cahiers pédagogiques*, « Penser et écrire son histoire scolaire ».

Lors de la création des IUFM en 1991, j'ai répondu à un appel de candidatures pour un poste de maîtres de conférences, et j'ai obtenu le poste. J'ai continué d'enseigner l'histoire à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg. Charlotte Herfray, psychanalyste et auteur de *La psychanalyse hors les murs* (1993), assurait un cours sur « Psychanalyse et éducation ». À sa retraite, j'ai pris sa succession. J'étais très impressionnée parce que je savais l'impact qu'elle avait sur les étudiants. C'est alors que j'ai décidé de faire une psychanalyse, j'ai franchi le pas. Ce fut une épreuve plusieurs années durant, et quand je parle d'humilité, je pense qu'elle se fonde sur cette expérience-là. En même temps, je trouvais exaltant d'être un peu plus

en route vers moi-même, essayant de recoller les nombreux morceaux épars, les débris et les scories que les rêves multipliés libéraient. Et surtout, je compris, à mon corps défendant, combien le transfert traverse nos relations.

J'avais dit aux étudiants : « Je ne vous enseigne pas la psychanalyse, je viens réfléchir avec vous, questionner avec vous le champ de la pédagogie en référence à un corps de connaissances dont l'hypothèse principale est que l'inconscient nous gouverne à notre insu ; qu'est-ce que ça signifie pour le désir d'enseigner, pour la relation à l'autre, tout ce qui vient de notre passé et que l'on projette sur l'autre ? Et qu'en est-il du savoir que l'on veut transmettre ? ». Mon enseignement était de l'ordre d'un questionnement.

Françoise Allain : *Notre propre rapport à l'école s'accompagne aussi de celui de nos parents, de la mère, du père dont nous sommes traversés.*

Jeanne Moll : Oui, par exemple le désir de devenir enseignant qu'un aïeul n'a pas réalisé et qu'il transmet d'une génération à l'autre, cette dimension-là apparaissait aussi et la culpabilité d'avoir trahi son milieu en continuant des études. La rencontre avec Mireille et les études entreprises alors m'avaient permis de découvrir l'immense complexité des relations intersubjectives et de transmettre à mon tour un peu de ce que j'avais appris. Mireille a influencé ma façon d'enseigner ainsi que la relation que j'ai entretenue avec les étudiants car je leur répondais aussi par écrit, individuellement.

Françoise Allain : *M. Cifali semble avoir emprunté cette conception de la transmission à Michel de Certeau.*

Jeanne Moll : Il y a une filiation, c'est certain. D'ailleurs je le cite aussi dans le texte « Penser son histoire scolaire ». Pour lui, faire de l'histoire, c'est naviguer entre le réel dont on cherche les traces, les bribes et le discours que l'on construit, c'est ce que je fais en ce moment, le réel est bien au-delà du discours que j'en fais ici ; de même il rappelle qu'on navigue entre faire l'histoire et raconter des histoires. Michel de Certeau a été une présence dont je savais combien elle comptait pour Mireille. Pendant les neuf années passées à l'IUFM, j'ai proposé aux futurs enseignants des modules sur le désir d'enseigner, la relation enseignant-enseigné, la dimension affective dans l'acte d'enseigner et d'apprendre, la place des représentations individuelles et collectives, la complexité du rapport à la langue étrangère, etc. À Genève, Mireille m'a initiée au questionnement et à l'éthique de la psychanalyse, j'ai vécu une sorte d'élan créateur que son enseignement, conjugué à celui de Daniel Hameline, a fait naître en moi et mon enseignement en a été durablement habité.

C'est encore une heureuse rencontre qui s'est produite l'été de 1989, dans un lieu magique, avec Jacques Lévine ; je ne le connaissais pas du tout, c'était à Cerisy lors d'un colloque sur la culture allemande, tu vois, il y a constamment des liens. En fait, c'était sur « Freud et la culture allemande ». On se promenait, mon mari et moi, dans le parc et on a rencontré un monsieur qu'on a salué. Il s'est présenté, c'était le psychanalyste Jacques

Lévine. Sa première parole, en entendant mon nom, fut un compliment pour mon livre sur la pédagogie psychanalytique récemment paru. J'ai été d'autant plus touchée que les critiques qui avaient paru dans les revues de psychanalyse étaient plutôt négatives, disant que ce n'était pas un livre de psychanalyste. Je me suis sentie évidemment valorisée par les compliments de ce monsieur qui m'avait lue attentivement ; il m'a parlé des groupes de soutien au soutien qu'il animait. J'ai tout de suite été intéressée et j'ai accepté de reprendre contact avec lui, après le colloque. J. Lévine m'a effectivement écrit et m'a invitée à assister à une séance d'un groupe de psychologues de Besançon, avec leur accord, bien sûr.

Françoise Allain : *Donc là, on est en 1989.*

Jeanne Moll : Effectivement, trois ans après notre retour de Genève. J. Lévine m'a aussi envoyé des articles de lui. Cette rencontre heureuse avec ce psychanalyste inventif et si attentif aux problèmes de l'école m'a permis de m'inscrire dans ce qui est devenu l'Agsas trois ans plus tard. J'œuvrais dans le même champ de la rencontre entre la pédagogie et la psychanalyse mais c'était un autre lieu. Je fréquentais les groupes de soutien au soutien que J. Lévine animait chez lui à Paris et me formais ainsi, par imprégnation, à l'animation ; je participais activement au colloque annuel, j'écrivais régulièrement dans la revue *Je est un autre*. J'ai mené dans les années 90, à côté de mes cours à l'IUFM et à l'université, un travail qui m'étonne encore aujourd'hui ; je me déplaçais beaucoup pour assurer des séances de formation continue ou faire des conférences en province, je participais à des congrès, à des universités d'été. Je collaborais à divers ouvrages collectifs ; je faisais partie d'un groupe de recherche international, mandaté par le Conseil de l'Europe, sur la pédagogie des échanges. J'ai aussi, avec une collègue, organisé une université d'été, en Alsace, sur l'apprentissage et l'enseignement des langues étrangères. Mon souci était de sensibiliser les participants à l'importance de l'affectivité, à la dimension inconsciente de nos actes, trop souvent ignorée.

Par l'intermédiaire de Mireille, j'ai été invitée, en 1998, à enseigner dans la toute jeune université d'Aoste. Les sciences de l'éducation y avaient des promotions de 25 étudiants, c'était le rêve ! J'y suis allée jusqu'en 2003 — un long voyage depuis Baden-Baden, mon lieu de vie familiale — et j'y ai institué aussi des groupes de soutien au soutien.

Françoise Allain : *Tu n'avais rien rencontré d'équivalent auparavant ?*

Jeanne Moll : Non, Mireille avait des groupes d'analyse de pratiques mais je n'y ai jamais assisté, j'avais souhaité y participer mais elle n'a pas accepté car les groupes, m'a-t-elle dit, avaient déjà leur histoire. À Besançon, J. Lévine m'a accueillie tout de suite, j'ai assisté pendant une journée à 2 ou 3 séances de soutien au soutien ; comme j'ai trouvé cette démarche passionnante, je me suis inscrite tout de suite dans cet engagement, je dirais militant.

Françoise Allain : *Oui, tu deviens même la rédactrice en chef de la revue, puis présidente de l'Agsas, tu en es encore vice-présidente. J'en reviens à*

ce que tu évoques souvent, « les racines irrationnelles de notre désir d'enseigner », ce pourquoi tu préconises la participation des enseignants à des groupes de soutien au soutien que J. Lévine appelle le « Balint enseignant ». Est-ce que tu peux préciser la spécificité du soutien au soutien, notamment par rapport à l'analyse de pratiques professionnelles, par exemple les groupes créés par Claudine Blanchard-Laville qu'elle qualifie aussi d'inspiration Balint ? Qu'est-ce qui fait que ces groupes ont davantage retenu ton attention que d'autres dispositifs ?

Jeanne Moll : Je pense qu'au départ, la rencontre avec J. Lévine a été très valorisante pour moi, il ne faut pas taire cet aspect là et l'invitation à collaborer avec lui. Ce qui m'a plu d'emblée, c'est la méthode qu'il a élaborée et ce qu'il appelle « le langage intermédiaire ». La structuration de la méthode est claire mais l'analyse de pratiques professionnelles est très structurée aussi. Dans le soutien au soutien, au temps du dire des difficultés, succède le temps de l'analyse elle-même ou recherche d'intelligibilité puis vient la recherche de remédiation. J'apprécie le souci, dans le deuxième temps, de ne pas s'adresser directement à celui qui fait le récit d'un vécu difficile, le souci de ne pas le prendre de front mais de l'amener, par le biais de l'imagination de la façon dont l'autre se représente, à s'interroger après coup sur lui-même. Pour Balint, ce qui compte, c'est d'accepter l'autre tel qu'il est, et pour cet autre, d'accepter sa propre bêtise, comme il l'écrit dans *Le médecin, son malade et la maladie* (1957). C'est possible grâce au cadre rassurant qui s'instaure dès l'énoncé, en début de séance, des règles de respect mutuel, de non jugement, de solidarité. C'est la première fois que je rencontrais un lieu comme le Soutien au Soutien, et le temps des premières fois est toujours déterminant.

Claudine Blanchard-Laville, je l'ai rencontrée après, peut-être que si je l'avais rencontrée pour commencer, j'aurais préconisé sa méthode, mais il se trouve que j'ai découvert avec J. Lévine une méthode qui me convenait. C. Blanchard-Laville m'a invitée à présenter, dans son séminaire, le soutien au soutien dans sa spécificité. À la fin de mon exposé, des questions sur le transfert n'ont pas manqué : « Qu'est ce que vous en faites ? » m'a-t-on demandé. J'ai dit qu'on ne l'oubliait pas mais qu'on y arrivait par des détours. Je me souviens d'une situation vécue dans un groupe de professeurs qui avaient dû quitter leur classe tellement ils étaient en souffrance et avec lesquels j'ai travaillé pendant plusieurs années. Une relation de grande confiance s'était établie au fil du temps ; il y avait une personne en grande détresse et je me suis autorisée à lui demander : « Quel genre d'élève étiez-vous au collège ? » et là, elle a comme explosé : « Eh bien justement, j'étais une élève tellement docile, une fille qui n'a jamais fait que ce que ses parents ont voulu ». Cet aveu était comme une libération, j'avais pu m'autoriser à lui poser cette question parce que le temps l'avait permis.

En y réfléchissant encore, je crois à l'importance de la première rencontre avec J. Lévine et avec les personnes qui travaillaient avec lui avant la

création de l'Agsas ; je me suis engagée là, mais en m'autorisant aussi d'autres voies. Je le redis une nouvelle fois, l'influence primordiale a été celle de Mireille mais la rencontre avec J. Lévine a enrichi mon regard et a déterminé mon engagement à l'Agsas.

Françoise Allain : *Quel regard portes-tu aujourd'hui sur ces 20 années de collaboration avec J.Lévine ?*

Jeanne Moll : Les années 80 ont été extrêmement riches, parce que je travaillais à l'IUFM, à l'université et dans l'interculturel. Je fais un tout petit retour en arrière : après ma rencontre avec J. Lévine et pendant mon temps de responsabilité de formatrice à la Mafpen, j'ai introduit une dimension qui manquait dans la formation, c'était la dimension de l'affectivité, la sensibilisation à la relation et, pour cela, je l'ai invité à Strasbourg. Il est venu trois ans de suite, 4 ou 5 fois dans l'année, deux jours d'affilée, et c'est là que des enseignants et des formateurs ont découvert la méthode du soutien au soutien. Les années 90, ce n'est pas seulement ma participation active à l'Agsas, c'est un engagement diversifié dans l'enseignement, la recherche et la formation, en Alsace, en France et hors des frontières. J'ai collaboré à un projet tri-régional — Alsace, Pays de Bade et Canton de Vaud — sur la pédagogie des échanges et ça m'a passionnée. De 1998 à 2001, j'ai été co-responsable d'une recherche tri-nationale avec des Allemands, des Britanniques et des Français sur l'impact des émotions dans les groupes ; il en est sorti un livre collectif, en allemand pour commencer, puis en français publié par l'OFAJ : *Les sentiments, des outils d'exploration interculturelle* (2009). Mon engagement était alimenté en partie par ce que je recevais de l'enseignement de J. Lévine à travers les groupes qui continuaient de se réunir chez lui. Les liens sont nombreux dans mon parcours qui est comme un arbre avec de nombreuses branches. J'ai aussi été membre pendant plus de 10 ans, de la Commission de pédagogie psychanalytique au sein de l'Association des sciences de l'éducation en Allemagne. Lors de ses colloques annuels, j'ai plusieurs fois présenté un exposé dont les textes ont été publiés dans différentes revues allemandes de sciences de l'éducation. J'ai moi-même organisé un colloque franco-allemand à l'université de Strasbourg en 1995. Mireille Cifali, Jacques Lévine, Francis Imbert y ont fait une conférence sur la place de la psychanalyse dans les sciences de l'éducation en France.

Je parlais tout à l'heure de branches d'un arbre, elles s'appuient sur un double tronc parce que c'est véritablement la rencontre de la pédagogie et de la psychanalyse qui a favorisé d'autres rencontres : dans le champ des langues, langue maternelle et langue étrangère, le rapport à la culture, à l'identité, qu'est-ce qu'être Français, qu'est-ce qu'être Allemand, qu'est-ce qu'un être humain tout simplement. J'ai répondu à de nombreuses sollicitations, en France et à l'étranger. Je suis allée deux fois à Lisbonne, pour parler du soutien au soutien et des rapports entre pédagogie et psychanalyse à l'université devant un public de psychologues, à Louvain-la-Neuve en Belgique, à Lausanne en Suisse. Puis j'ai décidé de mettre un

terme à mes déplacements, un peu inquiète après l'accident de santé que j'ai subi en octobre 2005. À présent, j'aimerais bien écrire, rassembler mes textes épars.

Françoise Allain : *Donc là tu abordes tes projets ?*

Jeanne Moll : Oui, mais je les ai déjà depuis 5 ans et je n'en ai rien fait parce que j'ai répondu à des sollicitations d'articles et j'ai travaillé pour notre revue *Je est un autre*. Il faut dire que cette responsabilité-là m'a passionnée.

Françoise Allain : *Dans tes projets, tu disais que tu aimerais rassembler tes textes.*

Jeanne Moll : Oui, car à côté de ceux que j'ai écrits pour la revue, j'ai de nombreux textes de conférences, et ceux qui ont été publiés dans des ouvrages collectifs. J'aimerais aussi mettre en avant la recherche que j'ai faite sur l'interculturalité, sur la langue, sur l'image de soi, l'image de l'autre.

Françoise Allain : *En lisant tes articles, j'ai remarqué que l'éthique est un mot qui revient de façon assez récurrente, j'essayais de comprendre ce que tu mettais derrière.*

Jeanne Moll : L'éthique sous-tend ma réflexion sur les rapports entre pédagogie et psychanalyse, c'est comme une ligne de fond : à partir du moment où j'accepte l'hypothèse de la psychanalyse, à savoir que le sujet est singulier, sujet de désir, je m'engage à regarder l'autre comme à respecter absolument. L'éthique, c'est une ligne d'horizon, et c'est le savoir que le désir de chacun est toujours soumis à la loi du désir de l'autre, comme le rappelle Joël Dor. Se vivre comme sujet divisé face à un autre que je sais également divisé engage à respecter absolument cet autre. Dans un de mes textes, « Bâtir l'école du respect », je rappelle que le mot « respect » a la même racine que « regarder ». Respecter l'autre, c'est donc le regarder avec bienveillance mais aussi se sentir concerné par lui. C'est une attitude très exigeante, et peut-être inaccessible ; c'est pour ça que, tout à l'heure, je parlais de l'éthique comme d'une ligne d'horizon.

Françoise Allain : *Tu viens de faire allusion justement au regard ; beaucoup de tes articles parlent des effets du regard et de la parole.*

Jeanne Moll : Je me réfère souvent à Lévinas et à sa conception du visage souvent développée. L'autre voit mon visage, et il m'interroge mais cela signifie aussi que le visage de l'autre me concerne, je ne peux pas l'ignorer. J'entends ça très fortement. Cette exigence de Lévinas rencontre la morale chrétienne dans laquelle j'ai été élevée mais je la ressens plus vivement dans sa concision et sa radicalité. C'est un appel. Nous parlions tout à l'heure des effets du regard et de la parole ; je crois que la voix qui porte la parole est un *appel* à l'écoute ; en même temps, elle est un *rappel* d'autre chose de profondément enfoui. En tout cas, la façon de regarder autrui est pour moi toujours conjuguée à la résonance que sa voix provoque en nous.

Françoise Allain : *Tu fais un lien entre la voix et le regard ?*

Jeanne Moll : Oui, parce que ce sont des morceaux de corps. De même que le regard de l'autre peut être comme une caresse, ou un reproche ou une menace de meurtre, de même la voix traduit une foule d'émotions qui nous atteignent directement. Elle porte en elle des ondulations différentes qui provoquent en nous des résonances venant de très loin. La voix est un support du transfert ; je me souviens qu'un étudiant m'avait raconté qu'il avait été, dès le premier jour de la classe de terminale, dans un état second en entendant pour la première fois le professeur de philosophie. Il avait été tellement ému qu'il s'est demandé d'où ça venait. Et voilà que ce professeur l'appelle à la fin du cours et lui dit : « Vous n'habitez pas dans telle ville autrefois? ». Le jeune acquiesce et le professeur lui dit alors : « Quand vous aviez deux ans, j'étais ami avec vos parents et je venais souvent chez vous, je vous ai porté sur mes genoux ». Quinze ou seize ans plus tard, l'enfant devenu jeune adulte n'avait pas reconnu cet homme, mais le timbre de sa voix était resté inscrit en lui et lui avait procuré un sentiment de bonheur venu de sa lointaine enfance. Quelque chose de nous est profondément incarné dans la voix, cette voix qui change selon que l'on parle sa langue maternelle ou une langue étrangère ; dès qu'on entre dans une autre culture par le support de la langue, on place sa voix différemment.

Françoise Allain : *Ce que tu dis m'évoque un conseil de classe de sixième où le professeur d'allemand évaluait positivement un élève. Les autres enseignants étaient stupéfaits car ils découvraient que cet enfant ne bégayait pas en langue allemande.*

Jeanne Moll : Il était dans un ailleurs où personne n'avait de préjugés sur lui. C'est un ailleurs véritablement. Je pense à un livre *La Babel de l'inconscient*, traduit de l'italien, paru en français en 1994 (Amati Mehler, Argentieri, Canestri, 1994). Les trois auteurs, psychanalystes, étudient à travers les récits de patients, les rapports entre langue maternelle, langue étrangère et psychanalyse. Ils travaillent avec des personnes d'origine étrangère à qui la langue italienne est devenue familière. Celles-ci ont trouvé dans l'italien une nouvelle identité, alors qu'elles avaient un rapport extrêmement abîmé à leur langue maternelle à travers le rapport à la mère ou aux parents. La langue étrangère peut être un ailleurs, un refuge qui aide à se reconstruire. C'est un livre où les relations complexes entre l'affect et le langage apparaissent, à partir de récits passionnants.

Françoise Allain : *Nous y revenons. Il me semble que toi, ton identité, c'est quand même ce lien à l'allemand.*

Jeanne Moll : À la langue en général. Le langage joue un grand rôle dans la construction de la vie psychique, il dit quelque chose du rapport à notre environnement maternel et de la façon dont on s'est construit dans l'enfance. Aujourd'hui, il m'apparaît que dans de nombreux cas présentés dans les groupes, des enfants sont en souffrance et ont des difficultés d'apprentissage de par leur situation d'exil ; ils ont vécu des ruptures douloureuses, n'ont pas pu intérioriser un sentiment de sécurité ni réussi à se construire un moi solide ; souvent, ils méconnaissent leur histoire

générationnelle. Il faudrait réfléchir davantage à la souffrance que peut entraîner un ailleurs imposé, un déracinement. L'ailleurs que j'ai choisi, moi, en acceptant joyeusement de vivre avec mon mari en Allemagne, est à l'opposé de l'expérience que font beaucoup d'enfants qui portent la douleur de l'exil de leurs parents. Ces enfants déracinés sont à côté d'eux-mêmes. Ils ont perdu leur centre et si personne ne met de mots sur ce qui leur arrive, la douleur reste indicible. C'est vrai que la langue nous constitue au plus profond. Certes, les parents disent vouloir le bien de l'enfant mais on sait, depuis Freud et le livre d'Alice Miller, *C'est pour ton bien* (1985), que des forces inconscientes pas très avouables sont à l'œuvre chez les éducateurs.

Françoise Allain : *C'est une expression forte « à côté d'eux-mêmes ».*

Jeanne Moll : C'est l'impression que j'ai. Je reviens à l'expression que j'ai utilisée, mais en positif : « être délogé de sa propre langue pour pouvoir entrer dans une autre ». C'est possible quand on a choisi librement. On en revient toujours à ce que souligne la psychanalyse, à savoir la présence de l'affectivité dans l'intelligence ; il n'y a pas d'intelligence pure ; si on élimine la force de l'affectif qui traverse la construction de l'intelligence, celle-ci est comme mutilée. *L'ex-il* signifie mise en dehors de soi, expérience d'aliénation, d'étrangeté à soi-même. C'est le titre du livre de Julia Kristeva : *Étrangers à nous-mêmes* (1988). Les ouvrages où se rejoignent littérature et psychanalyse comme ceux de J.-B. Pontalis, résonnent en moi. J.-B. Pontalis, de même que M. Cifali et J. Lévine sont des personnalités singulières qui ne se réclament d'aucune école, qui font école par elles-mêmes, qui ne se sont pas enfermées dans un dogme, grâce à leur très grande ouverture d'esprit. J. Lévine, du côté de l'anthropologie, admire Edgar Morin, penseur extrêmement libre lui aussi. Finalement, cette question des langues, j'y reviens constamment, c'est un fil conducteur pour moi.

Françoise Allain : *Peut-on voir ce sujet comme le nœud d'articulation de ta recherche ?*

Jeanne Moll : Sans doute et c'est peut-être à penser en lien avec le fait que j'apprécie beaucoup Winnicott et son insistance sur l'importance des regards et des paroles que la mère adresse à l'enfant et qui alimentent son psychisme. Ces apports lui permettent ensuite, à travers le jeu avec des objets transitionnels, de se séparer peu à peu de sa mère. Oui, le rapport à la mère, à la langue maternelle, avec tous les avatars qui peuvent survenir est au fondement de la croissance.

J'ai parlé de compagnonnage avec J. Lévine. Il y a évidemment l'élaboration du livre collectif *Je est un autre* (2000) à partir d'un choix d'articles parus dans la revue que nous avons créée en 93 en même temps que l'association ; et puis le livre *Prévenir les souffrances d'école* (2009) que j'ai confectionné avec un certain nombre de ses textes et des miens. J'aurais souhaité le titre *Penser les souffrances d'école*, au sens de mettre en pensée. Mais l'éditeur en a décidé autrement. L'objet du travail dans le

soutien au soutien, c'est bien de penser les souffrances pour faire en sorte qu'elles soient acceptables, qu'on puisse vivre avec et, en même temps, prévenir le surgissement d'autres souffrances. C'est un travail qui est en continuité avec la pratique mise en place, à la fin des années 20 et au début des années 30 en Suisse, par une psychanalyste, G. Behn-Eschenburg. Se rendant compte qu'on ne pouvait pas demander aux éducatrices de jeunes enfants de faire une psychanalyse, elle a eu l'idée de faire appel à leur expérience pour qu'elles parlent des difficultés rencontrées sur le terrain et qu'elles puissent, avec son aide, les penser en référence à la psychanalyse. Son texte se trouve dans *Pédagogie et Psychanalyse* et je la mentionne dans le premier numéro de « Je est un autre ». Elle évoque la nécessité de « chercher d'autres moyens et d'autres chemins que l'analyse personnelle pour satisfaire aux exigences d'une véritable éducation des éducateurs ». Ainsi, il y a 80 ans de cela, à Zürich, de jeunes adultes étaient peu à peu sensibilisés, en groupe et à partir de leur vécu professionnel, à la complexité du développement de l'enfant et à ce que G. Behn-Eschenburg appelle l'irrationalité qui sous-tend les relations intersubjectives.

Aujourd'hui, les groupes de soutien au soutien, tout comme les groupes de C. Blanchard-Laville, sont des lieux transitionnels, entre pédagogie et psychanalyse ; ce sont des lieux de recherche vivante où l'on s'entraîne ensemble à penser, à imaginer comment faire advenir un supplément d'humanité dans le monde de l'école. C'est un travail interminable et jamais assuré, d'où la nécessité de se retrouver en groupe pour se soutenir mutuellement.

Françoise Allain : *Peut-on parler d'une articulation théorie/ pratique ?*

Jeanne Moll : Oui, dans les groupes de soutien au soutien, on opère cette articulation théorie/pratique parce qu'on part d'une pratique pour la penser en référence aux hypothèses théoriques de la psychanalyse. Mireille avait souligné, à la suite d'autres chercheurs, qu'une théorie n'est jamais qu'une hypothèse qui a réussi, ce n'est pas une vérité ; l'hypothèse n'est valable qu'aussi longtemps qu'elle n'est pas détrônée par d'autres.

Par ailleurs, je suis reconnaissante à J. Lévine de nous avoir amenés à réfléchir sur les œuvres picturales comme des médiations permettant aux personnes qui les regardent de se sentir regardées. Je fais le lien avec cette phrase de Lévinas citée tout à l'heure, « Le visage de l'autre me regarde ». En fait, le tableau du peintre me regarde et me révèle quelque chose de moi. Je pense tout à coup aux œuvres qui représentent une femme à la fenêtre et qui me parlent particulièrement, en résonance sans doute avec ce désir d'ailleurs que je nourris depuis l'enfance. Tout ce qui permet la rencontre avec l'altérité nous amène à nous questionner sur nos propres modes de fonctionnement et nous appelle à reconnaître l'autre sans le juger. Est-ce que ce n'est pas en amorce dans le soutien au soutien avec la règle du non jugement ? Celui qui a des difficultés, que ce soit l'enseignant ou l'enfant, est souvent considéré comme en échec ; or, en essayant de comprendre la genèse de cette difficulté, on se rend compte de l'importance

de l'environnement psychosocial et l'on est amené à relativiser considérablement son point de vue. Je pense qu'on pratique là une forme d'interculturalité. C'est peut-être aussi ce qui se produit dans les ateliers de philosophie quand les enfants entendent des paroles différentes sur une question fondamentale comme celle du « grandir », du bonheur, de la mort, etc. Quelque chose de l'ordre de l'interculturel advient à travers les échanges authentiques qui ont lieu dans un groupe, qu'il soit d'adultes ou d'enfants. La véritable rencontre a lieu quand on partage, au-delà de notre diversité, un peu de notre commune humanité.

Françoise Allain : *Mais cette interculturalité fonctionne parce qu'il y a un médiateur, un meneur de jeu. Dans les échanges, c'est souvent de la juxtaposition de cultures plutôt que de l'interculturel ; la première pensée des uns et des autres, c'est de retrouver le groupe d'appartenance.*

Jeanne Moll : Oui, tu as raison. Les rencontres interculturelles que j'ai organisées m'ont appris que si on ne ménage pas des temps pour penser les différences, les étonnements et les peurs que l'on vit à l'étranger, on se replie sur soi et on conforte ses préjugés. La médiation de la parole est fondamentale. Au début, je réprouvais les élèves de revenir très vite dans leur groupe. Plus tard, j'ai compris que c'était naturel et même essentiel de pouvoir parler avec ses pairs. En fait, c'est la peur de l'autre, la peur d'être jugé, la peur de parler, enfin différentes peurs conjuguées qui font qu'on a besoin de se réassurer dans son groupe d'appartenance. J. Lévine a beaucoup insisté sur le besoin psychique d'appartenance ; quand le sentiment d'appartenance couplé à celui de sécurité est bien intériorisé, l'enfant peut se permettre d'aller voir ailleurs. Il est donc nécessaire d'avoir un médiateur et c'est ce que l'on a pu faire, mais avec des difficultés aussi, lors d'une recherche tri-nationale qui a duré trois ans. Il s'agissait d'amener un groupe de Britanniques, d'Allemands et de Français, de 25 à 50 ans, à penser ce qui se passe dans les groupes : les groupes d'appartenance dans son propre pays mais aussi le groupe expérimental constitué des trois populations lors des sessions successives à Newcastle, à Berlin et à Strasbourg. Nous étions quatre responsables, dont trois universitaires et un psychanalyste. Cette recherche n'aurait mené à rien si nous n'avions pas eu des temps de partage et des mises en parole de ce que nous percevions tous ; nous avons analysé ce qui se passait, et notamment la force des émotions dans le groupe. Cette composante est complètement négligée dans la formation des enseignants. Nous pourrions y réfléchir aussi dans les groupes de soutien. C'est l'objet du quatrième temps de la méthode où l'on s'interroge sur le fonctionnement et le travail du groupe mais peut-être pourrions-nous revenir davantage sur ce qui s'est passé dans le groupe, dans l'atmosphère de confiance qu'on dit vouloir établir et où l'on sent parfois des approches émotionnelles très fortes. J'ai écrit un article sur ce qui conditionne l'apprentissage dans la vie de la classe du fait qu'on est en groupe. J'avais travaillé les ouvrages de R. Kaës et de D. Anzieu et mené une réflexion à l'IUFM sur la vie des groupes. Je me souviens que ça avait

été très dense, j'avais parlé des fantasmes à l'œuvre, fantasmes maternels d'engendrement, de nourrissage, de formatage, de modelage etc. Nous avons repéré comment ils se traduisent à notre insu dans la langue.

Françoise Allain : *Cette idée de traduction m'évoque l'enseignant en difficulté devant un enfant dont il ne sait pas traduire le comportement ou qui se trompe sur la traduction. Quand il invite les autres à en discuter, il va avoir d'autres traductions.*

Jeanne Moll : C'est une belle image. D'ailleurs, s'il vient exposer ses difficultés, c'est qu'il espère être éclairé par d'autres. Nous revenons à cette idée centrale de la langue, à la question du rapport de la langue maternelle à la langue étrangère qui court comme un fil rouge dans mes réflexions : langue d'ici et langue d'ailleurs, langage raisonné et langue de l'inconscient, oui, la psychanalyse est une façon de lire et de parler aussi l'autre, soi, soi et l'autre, c'est la langue de ce qui est en nous étrangement inquiétant — *das Unheimliche*.

Cela me fait penser à une scène très ancienne, longtemps enfouie dans ma mémoire parce que *unheimlich* justement. C'était en 1946, l'ombre de la guerre était encore là. La guerre a été pour moi une vraie question. J'avais entendu, pendant des années, les adultes en parler mais je ne comprenais pas ce que c'était, certains hommes étaient partis, prisonniers en Allemagne. Mon père était resté parce que son quatrième enfant est né en 1940, nous avons vécu plus ou moins comme si la guerre n'existait pas. Et pourtant, elle était dans les esprits, la radio en parlait. Et ma grand-mère qui cousait tous nos habits avait, du temps d'avant guerre, des catalogues du Bon Marché. Quand elle cousait et qu'elle nous gardait parce que maman travaillait aux champs, on regardait les catalogues et on rêvait, ma sœur et moi, on rêvait des belles poupées, de tous ces objets mirobolants et inaccessibles que contenait le catalogue et qui étaient hors de notre portée parce que c'était la guerre. Je me rends compte maintenant que j'ai commencé par rêver d'un autre temps que celui de la guerre. J'entendais les adultes dire : « quand la guerre sera finie... » ou bien se demander : « quand est-ce qu'elle finira donc, cette maudite guerre ? ». Nous, enfants, vivions dans une sorte de nébuleuse, comme en suspens. Le fait que l'Allemagne soit le pays ennemi, que des hommes du village y soient prisonniers, m'interrogeait. Je me souviens aussi qu'en 1940, quand des Mosellans et des Alsaciens ont quitté leur pays pour se réfugier dans d'autres régions de France, mes parents en ont accueillis pendant quelque temps ; d'ailleurs, une dame âgée qui était chez nous m'avait donné une poupée alsacienne, la première poupée que j'ai jamais eue. À la fin de la guerre, les prisonniers français sont revenus, et des prisonniers allemands sont arrivés au village. Mais auparavant, j'ai vécu une expérience profondément choquante : des soldats allemands qui s'étaient cachés dans les bois à proximité du village ont été surpris par des Résistants qui en ont fusillé un certain nombre et arrêté d'autres. Les cadavres, les blessés et les survivants ont été alors promenés dans un chariot à travers le village,

exhibés comme des monstres. Un homme les haranguait, c'était atroce. J'avais tout juste 10 ans et je suis sortie de la maison, comme tout le monde ; j'ai été révoltée, j'en ai encore les larmes aux yeux, c'est étonnant. Je me disais : comment est-ce qu'on peut humilier des êtres humains à ce point ? Peut-être que là, quelque chose s'est révolté en moi et m'a portée inconsciemment à vouloir me démarquer. C'est la première fois que je le vis comme ça, et pourtant, je l'ai déjà raconté et écrit, mais dans ce contexte d'entretien, je m'interroge nouvellement sur mon rapport à la langue allemande.

Pour moi, la guerre contre l'Allemagne avait été plutôt abstraite. Je n'ai pas souffert de la faim puisqu'on avait une ferme. Parfois, c'est vrai, une sirène retentissait et toute la famille se réfugiait à la cave. C'est l'image de ces hommes bafoués qui m'a beaucoup marquée, je me souviens d'un surtout qui avait l'air tellement triste, tellement accablé. C'est peut-être l'expérience de la souffrance à l'intérieur de ma propre famille, dans des situations qui n'étaient pas faciles à vivre, les colères effrayantes de mon père et les disputes entre mes parents. Peut-être que cette scène me rappelait d'autres scènes d'humiliation vécues à l'intérieur de la famille, c'est possible.

Je le mets en lien avec une autre scène que je n'ai pas oubliée, c'était en 1943, on était déjà six enfants ; plusieurs soirs de suite, arrivaient à la nuit tombée deux Russes qui se cachaient le jour dans une cabane des vignes à proximité du village ; je ne sais pas où mon père les avait rencontrés, en tout cas, ils venaient chez nous et nous leur donnions à manger. Ces hommes qui étaient là et ne parlaient pas français, nous regardaient, nous faisaient comprendre que eux aussi ils avaient des enfants.

Françoise Allain : *Et vous les entendiez parler russe, une autre langue ?*

Jeanne Moll : Oui, parler une langue que personne ne comprenait et qui m'intriguait sans doute. Après la fin de la guerre sont arrivés quelques prisonniers allemands dont un très jeune à qui j'ai pu dire fièrement « *Guten Tag* » alors qu'il passait devant chez nous avec un attelage. Voilà, ce sont des expériences premières inoubliables. Ces événements de l'enfance reposent toujours sur un socle diffus d'impressions qui ont marqué la psyché. J'ai souvent pensé que ma sensibilité à la dimension relationnelle venait d'une sorte d'affûtage de mes perceptions d'enfant ayant vécu dans un réseau de relations familiales conflictuelles où l'on parlait peu, sauf entre frères et sœurs proches.

Françoise Allain : *Tu dis souvent qu'il est nécessaire que les enseignants soient au clair avec leur propre scolarité, leur propre enfance. On est donc sur un travail des adultes à faire, pourtant le soutien au soutien privilégie la croissance des enfants.*

Jeanne Moll : Je m'autorise souvent dans les groupes à introduire des notions comme celle de désir d'emprise, de désirs pulsionnels qui nous habitent depuis l'enfance et qui ont été plus ou moins éduqués. Le métier d'enseignant, du fait qu'on travaille avec des plus jeunes que soi, favorise l'émergence du désir de pouvoir sur l'autre et nous devons y être très

attentifs. Je n'en entendais pas parler dans les groupes animés par J. Lévine. Le langage intermédiaire, ce n'est pas seulement pour moi le fait de parler en images — du regard photo, du regard cinéma, ou du moi maison —, c'est aussi le fait de m'inclure dans la réflexion ; je parle de nous, enseignants qui, comme tous les humains, sommes habités par un désir de maîtrise sur l'autre, par un désir de pouvoir, un désir de transgression qui se met en actes dans des situations qui nous mettent en défaut, ce sont des éléments de théorie que j'introduis.

Depuis Genève et la rencontre avec Mireille Cifali, j'étais déjà en route. Trouver ma propre voix, ne pas faire du Lévine, mais animer et écrire dans l'esprit du soutien au soutien avec mes propres images, mon propre style, je l'ai fait assez facilement. Le travail de préparation des cours, à l'université, et des modules, à l'IUFM, a alimenté ma réflexion et mon écriture. J'ai fait travailler les étudiants sur des souvenirs de paroles qui les avaient marqués et j'ai obtenu un florilège de textes passionnants sur la résonance de paroles entendues dans l'enfance, à l'école ou dans la rue, des paroles que l'on n'a pas oubliées de toute sa vie et dont la plupart étaient humiliantes. Ce sont des éléments que j'introduis aussi dans les groupes, par la bande, sans avoir l'impression de trahir J. Lévine. C'est ma façon de faire, ma façon d'être. On adapte à son public et à soi-même. Animer, c'est bien donner une âme, on revient au terme que j'employais au début.

Françoise Allain : *Tu fais aussi d'autres réponses ; dans le n° 20 de Je est un autre (2009), tu dis « Rêver d'une autre école, c'est résister aux tempêtes utilitaristes, au culte de l'urgence et de l'efficacité à tout prix, résister revient pour nous à prendre le temps de définir une éthique de l'accompagnement et de soumettre à la critique les politiques éducatives en cours » ; et plus loin : « Nous avons besoin d'adultes assez assurés en eux-mêmes mais aussi assez au clair de la conflictualité et de la fragilité inhérentes à l'humain pour accompagner sereinement les élèves sur le chemin parfois chaotique de leur devenir sans prétendre les soumettre, ni les abandonner à eux-mêmes ».*

Jeanne Moll : Ce n'est pas facile non plus à réaliser. Si j'estime toujours autant nécessaire de résister à ce désir d'emprise utilitariste et consumériste à l'école, je sais que je fais peu de chose maintenant, sauf ce petit travail dans les groupes que je continue d'animer ; mais en même temps, c'est accepter la finitude. Dans ce temps de retraite, j'ai le souci de rassembler car j'ai souvent eu l'impression de me disperser, rassembler les articles qui montrent que je n'ai pas fait que militer à l'Agsas, même si l'Agsas a nourri et continue de nourrir ma réflexion et d'être un lieu de ressourcement pour moi. L'essentiel a été la réflexion que j'ai menée sur une pédagogie qui se laisse questionner par la psychanalyse, une autre façon d'être et de faire avec les élèves, avec les collègues dans une époque difficile ; cependant, j'ai souvent eu l'impression de papillonner un peu. Par exemple, je m'intéresse à la peinture ; j'ai écrit, en hommage à Daniel Hameline, un texte intitulé « Petites considérations iconographiques sur le chemin de l'école » (1997) ;

ça me plairait d'écrire un livre sur l'enfant à l'école, à partir de tableaux, mais je sais qu'il y a déjà une quantité d'études de ce genre. Les femmes, les fratries dans la peinture et dans la littérature, ça me fait rêver.. Quoi qu'il en soit, je suis toujours à l'affût de ce qui permet de mieux comprendre par quoi sont sous-tendues les relations intersubjectives.

Françoise Allain : *Jeanne, je te remercie de ce temps d'entretien. Tu as fait beaucoup et cet entretien sera aussi une trace de ta présence, de ton activité, de ta réflexion.*

Jeanne Moll : Merci aussi, à toi, Françoise, parce que j'ai eu grand plaisir à te répondre malgré l'appréhension que j'éprouvais au début ; je me rends compte que le dialogue, comme ça, dans la confiance réciproque, est très riche et amène à faire des découvertes sur soi, à faire des liens.

Références bibliographiques

- Amati Mehler, J., Argentieri, S. et Canestri, J. (1994). *La babel de l'inconscient*. Paris : PUF.
- Balint, M. (1957). *Le médecin, son malade et la maladie*. Paris : Payot, 1978.
- Bucher-Poteaux, N. et Moll, J. (1991). Une expérience de formation interlangue en Université d'été. *Les langues modernes*, 4, 18-28.
- Cardinal, M. (1975). *Des mots pour le dire*. Paris : Grasset.
- Freud, S. (1907). *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de Jensen*. Paris : Gallimard, 1986.
- Goldschmidt, G.A. (1988). *Quand Freud voit la mer. Freud et la langue allemande*. Paris : Buchet-Chastel.
- Heidegger, M. (1946). *Lettre sur l'humanisme*. Paris : Aubier, 1957.
- Herfray, C. (1993). *La psychanalyse hors les murs*. Paris : L'Harmattan, 2006.
- Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard.
- Lévine, J. (2005). Éditorial. *Je est un autre*, 15, 4.
- Lévine, J. et Moll, J. (2000). *Je est un autre*. Issy-les-Moulineaux : ESF.
- Lévine, J. et Moll, J. (2009). *Prévenir les souffrances d'école*. Issy-les-Moulineaux : ESF.
- Miller, A. (1985). *C'est pour ton bien. Racine de la violence dans l'éducation de l'enfant*. Paris : Aubier.
- Moll, J. (1989). *La pédagogie psychanalytique : origine et histoire*. Paris : Dunod.
- Moll, J. (1992). Penser et écrire son histoire scolaire. *Cahiers pédagogiques*, 307, 4-56.
- Moll, J. (1997). Petites considérations iconographiques sur le chemin de l'école. in N. Charbonnel (dir.), *Le don et la parole*. Berne : Peter Lang.
- Moll, J. (2009). Éditorial. *Je est un autre*, 20, 4.
- Moll, J. et Cifali, M. (1985). *Pédagogie et psychanalyse*. Paris : Dunod.
- Müller, B. et Moll, J. (dir.) (2009). *Les sentiments, des outils d'exploration interculturelle*. Paris : Anthropos.

Pour citer ce texte :

Allain, F. (2012). Entretien avec Jeanne Moll. *Cliopsy*, 7, 119-139.